

JANE BIRKIN FRAGILE COMME UN BAS DE SOIE

(« Les dessous chics », 1983)

À tout « seigneur » tout honneur, c'est avec l'Anglaise (ô combien !) Jane Birkin que nous concluons cet ouvrage, non seulement parce qu'elle fut pendant plus de dix ans la compagne de Serge Gainsbourg et la mère de sa deuxième fille Charlotte, parce qu'elle est sans doute une des personnes qui l'a le mieux connu au monde et qu'elle lui inspira beaucoup de textes et de mélodies (Nelson ?), mais aussi parce que c'est elle qui interpréta le plus de chansons signées Gainsbourg et chanta les dernières chansons publiées de son vivant, celles d'*Amour des feintes*, qu'on peut considérer comme le testament discographique de Gainsbourg – comptons aussi la chanson « Unknown Producer », interprétée le 12 octobre 1990 lors d'une émission télévisée de Patrick Sabatier. Certains des textes que Serge Gainsbourg lui écrivit comptent non seulement parmi les plus beaux de sa carrière mais sans doute aussi parmi les plus émouvants qu'un auteur de chanson française put dédier à une femme. Evidemment, elle reste aujourd'hui la personne la plus sollicitée par les médias chaque fois qu'il s'agit de parler de Gainsbourg et une bonne part de ses interviews lui est toujours consacrée, ce qui explique que nous avons pu élaborer le texte qui suit comme s'il s'agissait d'un seul et même entretien.

Racontez-nous votre rencontre avec Gainsbourg, sur le tournage de *Slogan*, de Pierre Grimblat...

Quand j'ai entendu qu'il y avait un bout d'essai en cours à King's Road et qu'ils cherchaient une fille pour être dans un film français, j'y suis allée avec les Charlotte Rampling, les Jacqueline Bisset et toutes les autres, et apparemment, quelqu'un a dit à Pierre Grimblat : « La fille que vous cherchez est là-haut ». ¹ Je ne savais pas parler français – j'avais environ deux heures pour l'apprendre avec le valet chinois de Grimblat – et je me rappelle avoir pensé pendant le trajet en taxi vers le studio : « Si seulement je pouvais juste avoir un petit accident, me casser une jambe ou un doigt ou quelque chose, quelque chose pour que je n'aie pas à passer cet essai dans une langue que je ne comprends pas ». Et pendant que j'attendais mon tour, j'ai entendu une autre fille dire tout le texte absolument parfaitement et j'ai pensé « Elle est parfaite ». C'était Marisa Berenson. Mais Pierre Grimblat me voulait pour le rôle. ² Il y avait donc là cet homme arrogant, assez content de lui, avec une chemise mauve, cheveux noirs et un air de dandy sophistiqué, Serge Gainsbourg. ³ Marisa était belle et aristocratique, donc, Serge, qui était bien sûr très snob, la voulait, et quand je me suis présentée, dégingandée et maladroite, habillée je pense avec une robe de ma sœur, tout ce qu'il a vu, c'était une fille qui arrivait d'Angleterre avec ses grandes dents, sa robe courte et qui ne connaissait pas un mot de français. Il a été tellement arrogant et sarcastique ! Je pense que j'ai dit quelque chose de stupide comme « Pourquoi ne m'as-tu pas demandé comment j'allais ? » et il a répondu « Parce que ça m'est égal ». Ce qui, au moins, était plus élégant que « Je m'en fous », donc il a été un gentleman. ⁴

Ce n'est pas l'impression qu'on a en voyant votre bout d'essai avec lui, tel que Grimblat l'a montré...

En fait, il était chic, parce que bien que je lui étais parfaitement indifférent – et ça, je m'en doutais très bien –, il m'a aidée durant mon audition en me soufflant les répliques quand je me gourais dans les mots. ⁵ C'était un homme timide, et tout son truc d'être arrogant n'était en fait qu'une

formidable façade de la part du génie juif russe qu'il était. Il était aussi ennuyé que je croie que son nom était Serge Bourguignon, qui était le nom du seul plat de cuisine française que je connaissais. ⁶ Il m'a quand même filé un exemplaire d'un recueil de ses textes qui s'appelait *Chansons cruelles*, pour me montrer qu'il n'était pas n'importe qui, je pense. Puis, nous avons dîné avec Grimblat chez Régine, au New Jimmy's, où j'ai demandé à Serge s'il voulait danser. ⁷ Il ne voulait pas, il me marchait sur les pieds et je trouvais ça très charmant, très touchant. ⁸ Je le lui ai dit : « Tu mécrases les pieds ! » Il m'a répondu : « Ben oui, t'as vu la taille des miens ? » Et là, j'ai vu un homme qui avait de l'humour. ⁹ Après ça, Grimblat s'est éclipsé et puis Serge m'a fait faire la tournée des grands ducs, comme il disait, d'abord à Madame Arthur, où son père avait travaillé dans le temps : les travestis habillés en animaux de basse-cour lui sont tous tombés dessus et l'ont embrassé sur la tête en disant : « Oh, coucou ! Qu'il est chou, ce Serjou ! » Puis, on est allés à la Calavados, où le vieux Joe Turner, un fantastique musicien de jazz, jouait toujours du piano ; Serge a fait des « quatre mains » avec lui. Ensuite, on a été chez Raspoutine, où tous les musiciens nous ont accompagnés jusque dans la rue, il leur a fait jouer la « Valse triste » de Sibélius (que, par la suite, il appelait la « Valse de Jane ») en mettant des biftons dans les violons de ces garçons et leur disant : « Ce sont des putes, comme moi ! » ¹⁰ Après quoi, je pensais qu'il allait m'emmener à la maison de ses parents, comme tous les bons garçons font, mais non, il m'a emmenée directement au Hilton – où ils lui ont demandé s'il prenait sa chambre habituelle ! ¹¹

Comment cela s'est-il passé, après ?

Dans l'ascenseur, alors que nous montions, je me faisais des grimaces en pensant : « Zut, comment ai-je pu me mettre dans un tel mauvais pas ? » J'avais seulement connu John Barry dans toute ma vie, je n'avais jamais connu personne d'autre et soudain, j'étais là avec quelqu'un qui sortait avec moi pour une nuit. J'ai essayé de faire un brin de toilette, comme si j'avais l'habitude de ce genre de choses. ¹² Il devait être six heures du matin... ¹³ Le temps que je revienne dans la chambre, il était endormi. Il était là, il avait tellement bu qu'il était sans connaissance. Et j'étais si soulagée ! Cela signifiait que je pouvais m'esquiver au drugstore et prendre un 45-tours de cette chanson que nous avions écoutée toute la soirée et qui était *Yummy, Yummy, Yummy* de Ohio Express et je l'ai coincé entre ses doigts de pied. Il ne bougeait toujours pas – et je suis retournée à mon hôtel de la rive gauche avec Kate et ses couches qui flottaient dans le vent, dehors, de telle manière que l'hôtel ressemblait aux banlieues de Naples – et mon honneur était sauvé. ¹⁴ Pas touchée, donc nickel. J'avais si peur qu'il me prenne pour une fille facile ! ¹⁵

Mais vous vous êtes revus et il vous a quand même présentée à ses parents, comme tout le monde.

Partout, dans le très joli salon de ses parents, il y avait de très grandes photos de Bardot. ¹⁶ D'ailleurs, la première fois que je suis allée chez lui, il donnait une interview à un journaliste au sujet de Bardot et il lui passait leur version de « Je t'aime moi non plus » sur son pick-up. ¹⁷ Je ne voyais pas encore la face cachée de son caractère, pas plus que je n'avais compris que lui aussi sortait d'une histoire qui ne lui avait pas laissé le cœur indemne. Comme moi, il ne s'aimait pas trop. Tout d'un coup, il m'a rendue gaie. Et puis, j'étais touchée qu'il accepte Kate comme son enfant... ¹⁸

La sortie de « Slogan » a fait figure d'événement. Vous étiez un peu le couple de l'année.

Tout a changé à Venise. ¹⁹ Nous sommes partis ensemble et j'ai écrit à ma meilleure amie Gabrielle qu'il était simplement parfait, drôle et complètement original et le premier homme que je rencontrais qui se souciait vraiment que les choses soient agréables pour moi. Il se préoccupait

vraiment beaucoup quand vous aimiez ceci ou cela et si vous vous sentiez bien quand il avait rempli une pièce entière de fleurs blanches.²⁰ Tout d'un coup, on était seuls tous les deux dans un petit hôtel, juste en face de ce monument, la Salute, dont il m'a donné une photo en me disant : « L'amour doit être pur et impur »...²² Quand nous sommes revenus à Paris – nous séjournions à l'hôtel des Beaux-Arts, dans la chambre d'Oscar Wilde –, j'ai dit : « Je dois partir et rentrer à Londres. Je ne peux pas rester, parce que cela va se passer comme ça s'est passé avec John Barry ; je vais devenir une personne collante et alors, doucement, ils vont être dégoûtés ». Serge, assis tout devant la fenêtre toute la nuit avec une bougie, a pleuré. C'était très mélodramatique, très russe, très juif.²³

Il a ensuite commencé ce qui allait devenir pour lui une sorte de tradition en vous accompagnant sur un tournage, celui de *La piscine*, de Jacques Deray, où vous jouiez avec Alain Delon.

Il se méfiait de Delon, mais à tort. C'était mignon, parce qu'il avait tellement peur de Delon qu'il était arrivé à Saint-Tropez avec une voiture extraordinairement chic – je crois que c'était une Cadillac –, mais qui était trop grande pour les petites rues. Au-dessus de cette voiture, on avait accroché sur le toit les couches de Kate, des pots de bébé, ça faisait l'effet d'une caravane tzigane...²⁴

Parlons de « Je t'aime moi non plus ». Comment a-t-il été amené à vous proposer cette chanson alors que vous étiez actrice ?

Il a commencé par m'écrire « Jane B » sur un prélude de Chopin parce que j'avais une voix très haute. Puis, il m'a parlé de « Je t'aime moi non plus ». Il m'a passé le disque avec Bardot. Bien que ne comprenant pas le français, j'étais souflée de gêne, d'embarras, d'excitation tellement j'ai trouvé le disque troublant, et les arrangements de Colombier très pesants. Sa voix à elle était érotique, sa voix à lui émue... J'ai pensé : « Ouah ! Quel dandy ! » J'ai su qu'il l'avait aussi proposée aux plus jolies filles de l'époque : Mireille Darc, Michèle Mercier...²⁵ En fait, il avait une technique, qui était de faire chanter les filles qu'il aimait. Il voulait les mettre en valeur, il préférait que ce soient de jolies actrices plutôt qu'une « voix » et il adorait les faire chanter parce que les grandes voix ne lui plaisaient pas trop, les personnes le tentaient plus que les voix.²⁶ C'est pour cela qu'il avait refusé de travailler avec Piaf. Il trouvait très franchement qu'il n'était pas la bonne personne pour ça, que ses chansons étaient trop sophistiquées, que Piaf, c'était de la tripe qu'il lui fallait. Et il exposait ensuite les disques qu'il avait faits avec les comédiennes dans un petit meuble anglais.²⁷ Il voulait être la personne importante dans les vies de ces actrices, être peut-être la seule personne qui avait pu les faire chanter et comme ça, il était leur Pygmalion. Je me suis dit que si l'une d'elles, par exemple une bombe sexuelle comme Mireille Darc, chantait avec lui cette chanson hautement érotique dans un studio d'enregistrement grand comme une cabine téléphonique – je les imaginais ainsi –, je le perdrais. J'ai donc accepté de l'enregistrer uniquement par jalousie, par trouille !²⁸ Je chantais comme un jeune garçon dans un chœur anglais. Pour rendre la chanson plus troublante encore que l'original, il voulait que ma voix rappelle celle d'un enfant de chœur, parce qu'il pensait que c'était plus pervers.²⁹ Il était très ému par ces timbres purs et haut perchés, par les chorales d'enfants.³⁰

Comment s'est passé ce premier enregistrement à Londres ?

Sans trop de problèmes.³¹ Et même de manière très ennuyeuse, dans le studio de Marble Arch...³² Je ne voulais plus écouter l'original, que je trouvais tellement bien.³³ Pour moi, il était impossible de faire mieux que Bardot. Mais il ne cherchait jamais la perfection. Il fallait simplement que ça l'émeuve, quitte à ce que je réenregistre chaque piste en cachette derrière son dos.³⁴ Serge

était d'un côté du studio et moi de l'autre, il y avait deux micros. ³⁵ Sur le disque, à un moment, on m'entend ne plus respirer. Serge avait levé la main pour m'arrêter, de peur que je manque la première note. ³⁶ La note haute, qui était une octave plus haute que l'enregistrement de Bardot. ³⁷ Il faisait des signes comme un fou depuis sa cabine. ³⁸ Je pense que nous n'avons fait que deux prises ! ³⁹ Quand vous enregistriez en ce temps-là, vous n'aviez que deux prises de toute façon. ⁴⁰ Je ne sais pas quelle version a été gardée sur le disque. À sa sortie, le PDG de Phonogram Italie est allé en prison. Le journal du Vatican l'a interdit. Il paraît qu'il a circulé sous une pochette de Maria Callas. ⁴¹ Là, Serge a dit que le pape avait été son meilleur attaché de presse. ⁴² En Angleterre, la BBC a interdit la version originale. On ne passait que la version orchestrale. En France, quand Meyerstein, le PDG de Philips, l'a entendu, il savait que c'était un succès potentiel, mais il mesurait aussi le danger de le sortir. Il nous a donc envoyés en Angleterre enregistrer dix autres chansons. Il nous a dit : « Je veux bien aller en prison, mais pas pour un 45-tours ! » ⁴³ Serge a alors composé deux nouvelles chansons sur le ferry et nous en avons rechanté quelques autres afin que nous puissions sortir un LP. Et ils ont mis « Je t'aime moi non plus » dans une enveloppe plastique sur laquelle était inscrit « interdit aux moins de 21 ans », ce qui, évidemment, garantit l'essor des ventes. ⁴⁴

À ce jour, c'est la dernière chanson en langue française qui ait été un tel succès outre-Manche... Même maintenant quand je vais en Angleterre, les chauffeurs de taxi poussent un petit cri rauque quand je ne peux pas m'empêcher de dire que je suis la fille qui a chanté « Je t'aime moi non plus ». ⁴⁵ Une fois, quand je faisais *Euripide* au Théâtre National de Londres, l'un d'entre eux a pilé, s'est retourné et a dit « *Fuckin' Je t'aime !* J'ai fait trois putains d'enfants sur ce morceau ! » Ses yeux brillaient, ce disque a fait remonter des souvenirs en lui. ⁴⁶ Il l'avait chez lui et je suis allée là-bas et je l'ai dédicacé. ⁴⁷ C'est un disque historique – mais c'est aussi un disque criminel ; on vous le rappelle constamment. ⁴⁸

C'est aussi sa chanson la plus connue et la plus reprise à l'étranger.

Avec Serge, nous avons entendu une version par deux Japonaises qui l'avait ravi. Bourvil et Jacqueline Maillan, puis des comiques anglais l'ont aussi reprise ! Mais Serge était content de toutes ces versions, il se moquait que ce ne soit pas respectueux de l'original. Les textes sont moins culottés, mais ça reste une des mélodies les plus fortes de Serge. ⁴⁹

Après cet énorme succès, vous chantez sur « 69, année érotique », vous posez nue pour *Lui*, vous arrivez à la première de *Slogan* dans une mini-robe transparente... Est-ce Serge qui vous poussait ainsi dans cette provocation ?

J'ai fait ces photos dans *Lui* uniquement pour lui plaire, pour l'épater. Qu'il me trouve jolie me réconfortait. Il a fait de mes défauts des qualités. Moi, je ne savais plus ce qui était joli ou pas. Il disait que les gros nichons lui faisaient peur, qu'il n'aimait pas ça et qu'être mi-garçon, mi-fille avait quelque chose de séduisant. Quant à cette fameuse mini-robe, elle m'a permis de découvrir qu'une robe pouvait devenir transparente sous l'effet des flashes. Les photos prises ce jour-là ne m'ont pas énormément dérangée. ⁵⁰ Serge adorait les photos pornographiques et il avait certainement un œil pour ce qu'il trouvait beau ou non. Et s'il pensait que j'étais belle attachée à un radiateur, c'était son esthétique. Parce qu'il disait que ce qu'il trouvait vraiment vulgaire, c'était quand les filles regardaient directement dans l'objectif de l'appareil-photo et gloussaient ou étaient d'une couleur orangée à côté d'une piscine bleu flashant. Il pensait que ce n'était pas attirant du tout et, s'il aimait les gens blanc pâle attachés à des radiateurs et ressemblant à des victimes, ben, c'était son truc. ⁵¹ Ce qu'il adorait, c'était les chambres de passe, les lits en fer, les menottes, les corps blêmes, les

lumières lugubres, les bas noirs et les dessous de soie.⁵² J'avais déjà tourné nue dans *Blow-Up*. J'avais juste peur d'avoir choqué les gens. Je me rappelle qu'enceinte de Charlotte, je portais encore des minijupes et on me demandait si dans mon état, je n'avais pas honte. Je ne voyais pas où était le problème.⁵³

D'ailleurs, on vous voit enceinte sur la pochette de l'album *Melody Nelson*...

Sur cette pochette, nous sommes trois : Charlotte qui est dans mon ventre et mon singe en peluche.⁵⁴ Enceinte de quatre mois, je n'avais déjà plus de taille. Pour le cacher, j'avais mis mon singe⁵⁵ – que j'ai enterré avec Serge, parce qu'il l'a toujours voulu –⁵⁶ devant mon ventre.⁵⁷ Cette photo est pleine de bonheur.⁵⁸ J'étais supposée avoir 14 ans comme Melody, l'héroïne.⁵⁹ Le temps de faire la couverture, Serge a décidé qu'il voulait que Melody ait les cheveux roux.⁶⁰ Donc, je portais une petite perruque rousse et de fausses taches de rousseur. C'était mignon.⁶¹

L'album *Jane Birkin* – Serge Gainsbourg, construit autour de « Je t'aime moi non plus », quel souvenir en avez-vous ?

Pour cet album, on a enregistré dix chansons. Serge dictait, j'écrivais phonétiquement. Il ne me reprenait jamais pour mes erreurs de diction ou d'accent, au contraire. « Sans ton accent ou ton panier, on ne va pas te reconnaître. » C'est pour ça que je n'ai jamais fait d'effort, jusqu'à ce que je travaille avec Patrice Chéreau, pour apprendre le français.⁶²

Qu'est-ce qui a poussé Gainsbourg à aller travailler en Angleterre dès le milieu des années 60 ?

Je pense qu'il avait trouvé là-bas un modernisme qu'il ne trouvait pas en France à l'époque. En réalité, je ne sais pas ce qui l'a initialement motivé, car c'était bien avant qu'on se rencontre. Tout ce que je sais, c'est qu'il travaillait avec des musiciens anglais mais qu'il emmenait toujours son orchestre avec lui. Peut-être qu'il trouvait tout bêtement l'Angleterre plus exotique. Il se sentait gai à Londres. Mais il avait une peur bleue des avions. Nous nous y rendions donc exclusivement en ferry, et lorsqu'il posait le pied hors du train, il se sentait vraiment ailleurs. Tout lui semblait drôle : la bouffe, les boîtes aux lettres, les bus, les fish and chips... Il disait qu'on ne pouvait pas être plus dépaycé à si peu de distance de Paris. Par contre, au bout d'une semaine, il commençait à déprimer parce que personne ne le reconnaissait sur King's Road. Alors, on rentrait. Mais il tenait très bien le coup pendant une semaine.⁶³

Le nom de Gainsbourg vous disait-il quelque chose avant qu'il n'entre dans votre vie ?

Je ne savais rien de ses anciens disques. Je n'ai jamais pu écouter « La Javanaise », « Léau à la bouche » ou « Chez les yé-yé » à la maison, car Serge refusait de me les passer. Ce n'était pas par modestie, car il adorait entendre sa musique en permanence, mais il n'aimait ni sa tronche de l'époque, ni sa voix haute, et il en était venu à détester ses vieilles chansons.⁶⁴

En mai 1969, vous vous installez ensemble rue de Verneuil...

Cela faisait alors un an que nous habitions l'Hôtel, après y avoir essayé toutes les chambres : celle d'Oscar Wilde, de Mistinguett, la mauve, la rose. Cela coûtait une fortune. Et Serge avait cette maison vide rue de Verneuil, trouvée par son père. Nous y avons emménagé, sans un meuble. On a installé des lits de camp et c'était très gai. Sur la rue, il y avait des vitres colorées que je trouvais moches. Alors, juste pour me montrer qu'il avait un goût magnifique, il les a fait refaire en cristal.⁶⁵

À quoi ressemblait votre vie londonienne ?

Elle était très *cosy*. Nous passions tous nos Noëls à Londres. Moi, j'y avais encore la petite maison que John Barry m'avait laissée en partant aux Etats-Unis. On vivait là, dans un très joli petit coin de Chelsea, avec Kate, puis plus tard avec Charlotte. Nous passions beaucoup de temps avec mes parents, qui trouvaient Serge vraiment joyeux. Avant Serge, j'étais très conventionnelle. Avec John Barry, nous sortions bien dans quelques boîtes de nuit, mais la plupart du temps, je me contentais de l'accompagner au Royal Albert Hall écouter Mahler dirigé par Rostropovitch, de lui faire couler ses bains, de lui faire réchauffer sa soupe de tortue et de m'assurer que ses œufs brouillés arrivaient à bon port dans l'appartement où il composait.⁶⁴ Comme un journaliste de *Newsweek* l'a si bien dit, c'était « John Barry et sa Jaguar type E et sa femme type E ».⁶⁵

Quelle sorte de relation Gainsbourg entretenait-il avec votre premier mari, John Barry ?

Je pense que Serge admirait le travail de John Barry. Essentiellement pour ses qualités d'orchestrateur, une chose qu'il ne savait pas lui-même faire. Je me souviens même l'avoir vu essayer de faire plaisir à John dans une boîte de nuit où le DJ ne passait que des chansons de Gainsbourg. Lui qui était toujours très heureux qu'on passe sa musique en était arrivé à la conclusion qu'il en serait de même pour John Barry. Il est donc allé fouiller dans les bacs du DJ pour trouver l'une des bandes originales de Barry et a demandé au type d'en passer un extrait. John est devenu pivoine. Il était très embarrassé, alors que Serge essayait juste d'être gentil. Après tout, il n'était pas obligé : il venait quand même de lui piquer sa nana ! Plus tard, alors que nous étions en voyage aux Etats-Unis, mon frère Andrew avait loué une épave pour que nous puissions tous aller voir où habitait John Barry. Sa maison se trouvait en haut d'une colline très escarpée. John nous a fait entrer. Moi, j'avais des photos récentes de Kate à lui donner. Pendant le déjeuner, il a mis l'un des disques, la BO de *King Kong*. C'était Thanksgiving, le repas était très chiant et Serge, qui était fin bourré, s'est mis à ramper à quatre pattes vers le tourne-disque pour systématiquement enlever l'aiguille dès que Barry remettait son disque. C'était un vrai clown !⁶⁶

Comment vos parents ont-ils réagi quand vous leur avez présenté Serge ?

Je pense qu'ils étaient très soulagés. J'avais été si malheureuse après ma séparation d'avec John Barry, j'avais pensé que c'était évidemment ma faute de ne pas avoir pu retenir cet homme remarquable. Quand ils m'ont vue avec Serge et quand ils ont vu le bonheur qu'il me procurait, ma mère a pensé que j'avais trouvé la personne qui savait le mieux me mettre en valeur. Mon père, lui, est tombé littéralement amoureux de Serge et réciproquement. Je me souviens quand ils prenaient leurs somnifères ensemble et s'endormaient en même temps, comme deux hiboux...⁶⁷ Une fois, quand il était chez mes parents, à Chelsea, avec toute ma famille, il y a un clochard qui est arrivé à la porte et comme c'est une tradition anglaise de ne refuser personne le jour de Noël, il est entré. C'était un Irlandais et là, Serge, toujours aussi généreux, lui servait du vin, lui donnait de la dinde aux truffes à emporter, et cet homme est resté toute la journée. En partant, il a embrassé Serge et il a dit : « Maintenant, je crois en Dieu ! » Et Serge qui disait : « Moi, le juif français, je suis ici... », tout ça en face de l'église catholique, avec les cloches qui sonnaient, ça me semblait inouï de romantisme et de charme...⁶⁸

Vous tournez ensuite ensemble *Les chemins de Katmandou*, d'André Cayatte, pour lequel vous vous rendez en Inde...

Tout le monde parlait de philosophie indienne, mais sur place, c'était autre chose. J'ai vu des mains déformées, des enfants qui dormaient sur les rails de chemin de fer à Calcutta. Il était impossible de se réjouir de la beauté des choses. On nous distribuait nos rations alimentaires, qu'on mangeait

dans des voitures à air conditionné. Une fois, j'ai vu par la vitre une femme qui regardait en salivant. Alors, tu ouvres la fenêtre et tu donnes tout, ce n'est pas parce que tu es généreux, c'est parce que tu es horriblement gêné, tu te sens coupable d'avoir à manger !⁶⁹

Avec Melody Nelson, aviez-vous conscience de sortir un concept-album avant-gardiste ou vous attendiez-vous encore à un énorme succès ?

Pour ma part, à rien du tout. C'était son album. Le plus beau selon moi, avec *L'homme à tête de chou*. Il a juste utilisé ma voix et mon visage pour la pochette. Il est le premier à avoir conçu ce type d'album racontant une histoire. Je me rappelle son excitation quand il enregistrait avec Vannier à Londres. Pour mon frère et moi qui n'aimions que Gustav Mahler, nous avions l'impression de découvrir l'opéra (rires). On ne se demandait pas si ça allait marcher ou pas. Tout le monde le prenait tellement au sérieux...⁷⁰

Comment s'est déroulée l'écriture de l'album ?

Il a pris son temps. Normalement, il était terriblement paresseux et il n'aurait rien écrit sans y être vraiment poussé, ce qui veut dire qu'une fois que les studios étaient réservés et qu'il ne pouvait vraiment plus reculer, il commençait à écrire, assis devant le piano toute la nuit avec du café noir et des cigarettes. Mais il a écrit *Melody Nelson* quand j'étais en train de faire un autre de ces films drôles et il était ennuyé parce qu'il devait attendre mon retour. Ses chansons étaient vraiment beaucoup plus sophistiquées que ce que je produisais dans les films...⁷¹ Il n'aimait pas le mot « culotte ». Il trouvait ça trop salacé. Il l'a donc remplacé par « pantalons blancs » dans la scène où l'auto renverse Melody. Il faisait énormément attention aux mots. Chaque fois qu'il m'écrivait un disque, il me disait par exemple : « Tu vois, ce sont des rimes riches, j'aurais pu faire beaucoup plus simple. » Moi, je ne comprenais pas la subtilité de tous ses textes, je trouvais que c'était un peu du gâchis. Il m'a toujours dit qu'il faisait d'abord attention à la rime avant de penser à l'émotion suscitée.⁷²

Et l'enregistrement ?

L'enregistrement lui-même dans le studio de Marble Arch a été des plus excitants. Pour ce qui est de la fin, nous n'avions jamais entendu quelque chose comme ça. Nous étions fous de joie. Mon frère était si enthousiasmé qu'il a pris une démo et s'est précipité chez chaque disc-jockey anglais qu'il connaissait pour le faire passer – il était parfaitement convaincu que ça allait être un succès du jour au lendemain en Angleterre.⁷³ On croyait que ce serait tubesque, mais on n'a même pas vendu un disque d'or, personne ne voulait le passer.⁷⁴

Il affirmait lui-même que sans vous, il n'y aurait pas eu ce disque.

Il ne m'a jamais renversée en vélo et je n'étais pas mineure – même si j'étais plus jeune de 20 ans que lui, mais c'était l'idée générale –, c'était la première chose qu'il voulait écrire pour moi.⁷⁵ Quand je l'ai rencontré pour la première fois, il m'a remis un assez beau petit livre couvert de cuir, *Chansons cruelles*.⁷⁶ Au début du livre, il a écrit une dédicace, d'une manière très consciemment artistique, avec une encre moitié rouge, moitié noire : « À Jane Mallory pour qui je devrais écrire l'histoire de Mallory ou l'histoire de Melody Nelson, je t'aime » et sur la page suivante, il a inscrit « moi non plus ». Donc, il avait déjà l'idée en 1968, lorsqu'il m'a rencontrée, d'écrire une chanson à propos d'une fille qui venait, comme mon père, du Nord de l'Angleterre.⁷⁷ Je le revois, avec un tas de papiers à la main, debout face au micro. Ce flot de mots... Le plaisir de les dire... Ces mots, on devrait les donner en dictée aux enfants... Comme Apollinaire et des *Poèmes à Lou*, que Serge aimait beaucoup d'ailleurs. Je suis sûre qu'Apollinaire aussi était un mec bien, désespéré et éclectique...⁷⁸

Quels sont vos souvenirs du film *Cannabis* ?

Serge avait une admiration sans bornes pour Pierre Koralnik à cause d'*Anna*, il pensait qu'il était un visionnaire, il voulait absolument faire un autre film avec lui. Comme il avait un œil d'esthète et de peintre, il trouvait ça excitant, il savait que ce ne serait pas médiocre, que la beauté de l'affaire serait garantie par le goût de Pierre. Le dandysme de Serge était alors à son apothéose. Visuellement, ça a tenu la route. C'était très soigné, très, très chic, un polar baroque et sensuel, atypique, inclassable, détourné, en fait.⁷⁹

Et de votre séjour en Yougoslavie, pour les films *Le voleur de chevaux* et *Dix-neuf filles et un marin* ?

En Yougoslavie, il était payé en liquide et quand il est rentré à Paris, il l'a utilisé pour acheter une vieille Rolls Royce, parce que ça l'enchantait de la payer avec de l'argent communiste et il l'utilisait comme cendrier, car il n'avait pas son permis de conduire.⁸⁰ Sur *Le voleur de chevaux*, nous logions tous dans la même maison transformée en hôtel. Il y avait des grenouilles qui sautaient au bord du Danube... Quand Serge joue du piano et chante « La noyée » pour Marilu Tolo, j'étais tellement jalouse que je suis allée à Dubrovnik, d'où j'ai pris l'avion pour l'Angleterre afin de consulter mon gynécologue, faire enlever mon stérilet et commencer un bébé immédiatement.⁸¹ Après, Serge a proposé la chanson à Yves Montand qui a répondu : « Je ne peux pas faire ça à Simone ». Merci pour Simone !⁸² Moi, j'étais en détresse, j'avais tellement peur que cette Marilu devienne quelque chose de brûlant et de terriblement dangereux...⁸³

Et neuf mois plus tard, le 21 juillet 1971, naissait Charlotte. Vous avez déclaré peu après vouloir aussi un garçon que vous appelleriez Thomas. Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

Je ne voulais pas blesser Kate en ayant deux enfants avec Serge, alors quelle était mon seul enfant avec John Barry. Je me suis reposé la question pour Charlotte et Lou. Tout comme je n'ai pas voulu imposer une religion à l'une ou à l'autre, pensant qu'elles choisiraient plus tard.⁸⁴

En décembre 1971 sort « La décadanse » pour exploiter (tardivement) le succès de « Je t'aime moi non plus ». C'était du marketing avant l'heure.

Oui, cette fois, Serge a volontairement fabriqué un succès. C'était une idée formidablement originale que d'inventer cette nouvelle danse qui demandait à la fille de se retourner. Je crois que les gens se sont dégonflés, ils n'ont pas marché : il fallait une sacrée dose d'exhibitionnisme.⁸⁵ Enfin... c'était embarrassant pour la fille parce qu'elle n'avait nulle part où regarder. Pour le type, ça allait. Quand Serge m'a parlé de son idée, je me suis demandé pourquoi personne n'y avait pensé avant.⁸⁶

En 1973, Serge fait une crise cardiaque et est hospitalisé à Neuilly. La légende veut qu'il ait appelé lui-même les journaux depuis sa chambre d'hôpital pour le leur annoncer...

C'est vrai. On avait tellement bien caché ça qu'à l'hôpital, je rentrais par une porte arrière – je croisais d'ailleurs Enrico Macias, dont la femme avait été opérée à cœur ouvert et nous étions tous les deux très précautionneux vis-à-vis des journalistes : « Fais gaffe à la presse ! » Un jour, je suis arrivée dans la chambre de Serge, qui m'a dit : « T'as vu ? J'ai la Une de France Soir ! » Je me suis alors dit « Les salauds ! Comment ont-ils pu savoir ? » et je n'ai appris qu'ensuite que Serge avait appelé une copine à lui journaliste qu'il aimait beaucoup pour lui accorder une interview exclusive de son lit d'hôpital, comme ça, il avait eu une « couvrante » et il m'a dit : « Tu comprends, je suis en train de crever et les Français ne le savent pas ! » Il m'a fait acheter toutes les éditions pour être sûr qu'aucun événement mondial ne l'avait chassé en troisième page. Comme il était seul et triste, ça l'amusait. Il redevenait Lucien Ginsburg, le gosse qui faisait des farces : il s'amusait

à enlever son bip cardiaque pour faire courir les infirmières qui le croyaient mort. Et quand elles arrivaient, il leur faisait des grimaces.⁸⁷

Ce qui ne l'a pas empêché de se remettre à fumer...

J'étais malheureuse pour les cigarettes. Si j'avais pu changer ça, j'aurais bien aimé, mais après sa crise cardiaque, je pensais qu'il s'était arrêté, quand même, j'en étais même persuadée. Et j'ai remarqué qu'il allait pas mal promener le chien rue de Verneuil, qu'il partait tout le temps comme ça. Je trouvais que c'était bien pour le chien, mais je me disais que je ne savais pas que Serge aimait marcher. Au bout de quatre mois où il m'avait montré à quel point on pouvait être dupe même quand on vit avec quelqu'un, je l'ai vu rentrer et une bouffée de fumée sortait des petites allées et tout d'un coup, j'ai compris. Une fois, je lui avais dit : « Tu as du tabac sur les dents ! » et il m'avait répondu : « Non, non, c'est du poivre ! » Je l'avais cru, mais là, j'avais compris qu'il fumait en cachette. Alors, je l'ai giflé, puis j'ai couru m'enfermer en haut pour téléphoner à mon papa, à qui j'ai demandé ce que je pouvais encore faire pour l'aider. Et il m'a dit : « Tu viens de faire une grosse erreur, parce qu'il aurait continué à fumer en cachette, le chien se serait promené, Serge aurait fumé beaucoup moins et maintenant que tu sais, il va fumer comme avant ! » Et effectivement, Serge fumait à nouveau comme un pompier et le chien faisait pipi sur le balcon...⁸⁸

Votre premier album, *Di Doo Dah*, ne sort qu'en mars 1973. Aviez-vous un contrat jusqu'ici avec Philips ?

Non, Serge tenait à ce que les choses se fassent au coup par coup. Bien qu'étant fidèle à sa maison de disques, il ne voulait pas que je me fasse rouler, mais que je prenne le temps. Je devais pouvoir rester libre d'aller ailleurs. C'est aussi par respect pour moi que sur la pochette de « Je t'aime moi non plus », il avait fait apparaître mon nom, alors inconnu, en plus gros que le sien, et seulement mon visage. Il restait prudent aussi parce qu'un phénomène parallèle se produisait : je devenais populaire grâce à de gros succès au cinéma : *La moutarde me monte au nez*, *Comment réussir quand on est con et pleurnichard* et *La course à l'échalote*. Il n'y a que les Anglais pour lesquels j'étais encore la fille de « Je t'aime moi non plus ». Et encore aujourd'hui. Je me dis que c'est déjà énorme d'être connue pour une chanson.⁸⁹ De *Di Doo Dah*, je ne me souviens pas, c'était pourtant mon premier album solo !⁹⁰

Vous avez tourné *Don Juan 73* de Roger Vadim avec Brigitte Bardot. Quelles ont été vos relations lors du tournage ?

Pour la scène où nous nous trouvons nues dans un lit, on avait besoin d'une chanson. Elle a proposé avec humour « Je t'aime moi non plus ». Je me suis rappelé qu'en effet, nous l'avions enregistrée toutes les deux et que Serge, en gentleman, avait accepté de ne pas sortir leur version. On a fini par chanter autre chose. Le film n'était pas bon, mais rencontrer Bardot était formidable. Elle était belle de la tête aux pieds, surtout quand elle arrivait le matin au studio, avant le maquillage. J'étais fascinée par la perfection de son corps, fascinée de me retrouver à côté de ce phénomène, de voir de si près sa vraie bouche, ses vrais yeux, qu'on a tellement vus en photo dans le monde entier. Je cherchais des défauts... Elle a des pieds fins, des jambes longues, des hanches de petit garçon, aucune vergeture, rien... La perfection. Elle a été d'une extrême gentillesse à mon égard. Elle était tellement fraîche et dénuée de toute ambition.⁹¹

C'est l'époque où face à votre popularité croissante, Serge aurait déclaré qu'il avait peur de devenir « M. Birkin »...

C'est vrai, mais c'était impossible de penser cela. Il n'a jamais dénigré ma carrière et était très

attentif à mes échecs ou à mes succès.⁹² Il avait toujours l'air ravi de mes succès, parce que mon succès était son succès aussi, ma mère me disait que pour ça, j'avais une chance folle, parce qu'elle, mon père, qui était très jaloux, l'avait embarquée avec lui pour aller vivre à la campagne, trop loin pour qu'elle joue au théâtre ! Serge croyait en moi. Il trouvait ça joli, que nous soyons dans les journaux, parce que pour lui, ça voulait dire que les gens nous aimaient bien et il avait une terreur de ne pas être dans la presse.⁹³ À Phonogram, il répétait toujours : « Si Jane a le temps... » Je me disais qu'ils allaient bien voir que j'avais le temps, mais il pensait qu'il ne fallait pas négliger le cinéma et ne sortir un album que de temps en temps. Selon lui, il fallait accepter même des choses pas formidables au cinéma, simplement pour ne pas se faire oublier. Il s'est intéressé à ce que je faisais jusqu'à la fin, quand il est venu me voir au théâtre avec Pierre Dux.⁹⁴

Pourquoi ce 45-tours en 1974 avec « My chérie Jane » et « Bébé gai » ?

André Popp : En fait, « My chérie Jane » était d'abord un morceau que j'avais enregistré pour un disque d'orchestre qui s'appelait *Mon cinéma à moi* et qui était dédié aux plus belles actrices du cinéma. Comme cette musique que m'avait inspiré Jane avait un peu la forme d'une chanson, j'ai appelé Serge pour lui proposer de mettre des paroles dessus. Il était emballé, j'ai été le voir rue de Vercueil, il a écrit un texte et huit jours après, c'était enregistré.

Quel vision Gainsbourg avait-il de son œuvre et de son talent ?

Il n'avait aucune fausse modestie. Il savait que dans sa profession, il était plus que doué. Quand Brassens est mort, il a dit : « Il ne reste que moi ». Il savait que dans cette catégorie-là, il avait énormément de talent.⁹⁵ Il a quand même réinventé la langue française, mis au goût du jour des mots anglais, trouvé des mots comme « aquoiboniste ». Même un titre comme « Je t'aime moi non plus » est aujourd'hui réutilisé à tort et à travers pour tous les hommes politiques du monde... C'était un inventeur.⁹⁶ Son seul regret était de ne pas être plus repris. Il n'était pas amer toutefois – il disait qu'il valait mieux être prince dans son royaume qu'inconnu ailleurs –, il avait juste un peu de chagrin. « Charles Trenet est repris, même Claude François est repris... Je n'écris pas que des merdes ! Qu'on change totalement mes paroles, je m'en fiche, mais qu'on me reprenne ! » C'était comme une sorte de pincement chez lui.⁹⁷ Je me souviens aussi qu'il était un peu vexé de ne pas être repris par des artistes anglo-saxons, mais les gens répondaient en disant qu'on ne pouvait pas traduire des choses qui ont deux sens, sinon trois ; ça les dissuade. Alors, Serge répliquait que d'autres personnes ont des reprises dans lesquelles les gens oublient les paroles et écrivent quelque chose de complètement différent, comme « My Way ». Et il se rassurait toujours en se disant qu'il était trop intelligent et trop difficile à traduire et qu'il était tellement célèbre en France que ce n'était pas grave.⁹⁸ Même lorsqu'il ne vendait plus de disques, il savait qu'il avait assez de talent pour surnager. Il savait qu'il n'était pas un génie, mais qu'il avait de l'intuition.⁹⁹

Justement : comment vivait-il le fait de ne pas vendre beaucoup de disques ?

Il était très attentif à ce qu'on disait de lui en général, car il avait peur de ne plus être aimé, mais je crois qu'il se fichait un peu de vendre des disques à cette époque. Il s'était fait une raison. Il n'a jamais essayé d'enregistrer un disque moins compliqué. Il disait que si les gens ne comprenaient pas, ce n'était pas grave, qu'ils finiraient bien un jour par comprendre. Il n'avait aucun ressentiment vis-à-vis des vendeurs non plus, ceux qui cartonnaient sec. « Je t'aime moi non plus » fut un tel tube qu'il pensait vraiment avoir eu son heure. Ce qui ne l'a pas empêché d'essayer de remettre le couvert avec « La décadanse ». Il était un peu opportuniste, quand même. Par exemple, il avait refusé d'écrire la bande originale d'*Emmanuelle*, car le film était très éloigné de sa conception de l'érotisme. Lorsqu'il a vu que le film cartonnaient, il s'est empressé de se mettre sur les rangs pour le deuxième volet, *Goodbye Emmanuelle*, dont il a composé la bande originale.¹⁰⁰

En septembre 1975 sort un deuxième album, *Lolita Go Home*. À quoi attribuez-vous son échec ?

Je pense que les gens aiment les choses complètes. Les paroles de Philippe Labro n'y sont pour rien. D'ailleurs, c'est Serge qui en a trouvé les titres, comme « French Graffiti ». Mais travaillant sur son projet de film, il n'a eu le temps de faire que les musiques. *Lolita Go Home* pouvait donner l'impression de ne pas être à 100 % véridique.¹⁰¹

Ne se montrait-il pas trop dur avec vous dans le travail ?

Il était un faux méchant, c'est pour ça que c'était délicieux, parce que les gens disaient : « Oh, qu'est-ce qu'il est cruel, ça doit être terrible, quel sadique ! » et moi, je me disais : « Comme ils se trompent ! Qu'il est adorable ! Un amour ! »¹⁰²

Comment est né le film *Je t'aime moi non plus* ?

Grâce aux Carpentier, le producteur Jacques-Éric Strauss avait appelé Serge en lui demandant s'il n'avait pas une idée. Serge lui a alors raconté son histoire et la seule chose que Strauss a demandé, c'est qu'on utilise le titre « Je t'aime moi non plus », parce qu'ainsi, c'était plus facile pour lui financièrement de monter l'affaire. Serge avait pris le plus grand caméraman qui soit, Willy Kurant, avec ses lumières formidables, et Yann Le Masson, qui était pour lui le plus magnifique opérateur... Serge était quelqu'un pour lequel les gens étaient prêts à mourir tellement il les mettait en valeur. Finalement, il était plus heureux en dirigeant les hommes et en étant en leur compagnie. En tant que chef d'équipe, il s'est amusé comme personne. C'était comme quand il partait sur les routes avec ses musiciens, il adorait être avec sa troupe de garçons. J'étais peut-être en train de tourner *La moutarde me monte au nez* quand il l'a écrit ; il se faisait chier à l'hôtel, alors, il écrivait... Nous sommes partis à Uzès, dans le Gard, pour tourner le film. Le décor, qui était d'environ 1960 et pratiquement éternel et hyperréaliste, a été construit dans un aérodrome, où il n'y avait rien. Comme Serge avait une très grande admiration pour la peinture, chaque détail lui était important. C'est Anne-Marie Berri, la femme de Claude, qui a pensé à Joe Dalessandro. Serge avait d'abord proposé le rôle à Dirk Bogarde, qui a refusé. Heureusement, parce que je pense qu'il aurait plutôt incarné une figure paternelle et que cela aurait alourdi le propos. Nous, nous n'avions rien vu d'Andy Warhol, nous n'avions pas une culture très vaste du cinéma américain ; Serge est donc allé voir une projection privée avec Joe et il est tombé amoureux de lui. Dans le film, Joe est d'une pureté absolument angélique. Il y avait aussi un jeune garçon, Hugues Quester, qui était assis tous les jours dans l'entrée, rue de Verneuil : il voulait absolument le rôle. À la fin, Serge était tellement touché par son enthousiasme et sa beauté que Hugues a eu son casting.¹⁰³

Comment avez-vous vécu le scandale provoqué par le film ?

Pendant que Serge écrivait *Je t'aime moi non plus*, j'avais déjà lu le scénario, je connaissais cette histoire depuis des années. J'avais trouvé cela très personnel, très typique de lui, shakespearien. Mon rôle était un rôle shakespearien. Le fait qu'un garçon tombe amoureux d'une fille qui ressemble à un garçon, le trio avec Hugues Quester, ce trio de jalousie... Serge était un maestro. Cela tient le coup, ça tient la route, c'est un film tout à fait à part.¹⁰⁴ Un film d'amour fait avec amour...¹⁰⁵ On était, il me semble, porté par la grâce que pour ma part, je n'ai jamais retrouvée. Comme si une luminosité unique nous enveloppait. Dans ce conte mythique se trouve une innocence que l'on perd, un éveil aussi. De revoir ces images, c'est un peu comme si on avait saisi l'enfance : un pays magique d'où on a perdu la clé.¹⁰⁶ C'était le moment de notre existence où Serge et moi n'avions jamais été aussi beaux.¹⁰⁷

Et jamais aussi décriés, peut-être...

On était portés aux nues par Truffaut dans *Le masque et la plume*, où il avait dit en direct : « N'allez pas voir mon film, allez plutôt voir le film de Gainsbourg ! »¹⁰⁸ Pierre Tchernia nous a appelés à minuit pour nous dire qu'il avait vu le film avec sa femme la veille et qu'ils étaient en larmes. Tous ces témoignages de gens dont on connaissait le bon cœur nous suffisait.¹⁰⁹ Moi, je trouvais le film tellement beau, tiré à quatre épingles, hyperréaliste, que je ne comprenais pas les critiques à sa sortie.¹¹⁰ C'était le tableau que Serge n'avait pas pu faire ou qu'il a regretté toute sa vie de ne pas avoir continué à faire. Il avait trente ans d'avance.¹¹¹ Là, l'originalité, c'était de trouver de la beauté dans les poubelles, les ordures et un camionneur. Ils étaient incapables de comprendre ça. Je me suis tapé les mains contre les murs, je me sentais tellement insultée pour Serge, j'étais furieuse.¹¹² En même temps, ceux qu'il estimait le plus, les « trois Cha » comme il disait, avaient aimé : Robert Chazal de *France Soir*, Henry Chapier et François Chalais. Le fait que le *Figaro* nous ait « torchonnés » importait peu. Finalement, cela devenait presque flatteur de devenir l'objet d'une polémique, parce qu'on était encore plus soutenus par nos fanatiques.¹¹³

Le film a aussi été distribué à l'étranger, mais assez confidentiellement...

En Angleterre, nous n'avons eu que des toréons. Le film n'est sorti que dans un circuit de films de cul. C'était affreux. Je me suis disputée avec des journalistes. J'étais catastrophée et humiliée surtout pour Serge, que l'on n'ait pas compris le sens tragique de ce film, shakespearien pour moi. Quand je me retourne en disant « Je suis un garçon », c'est comme si je disais « To be or not to be ». Je trouve cela aussi grave et formidablement trouvé. Cette histoire d'amour était un miracle d'originalité et de sincérité.¹¹⁴ Le bannissement des héros dans ce monde qui ne les comprend pas était pratiquement quelque chose d'issu de la mythologie grecque... Les mots étaient un peu aussi comme des paroles de chansons, c'était très précis : « L'amour est aveugle, et sa canne est rose bonbon »... Je me souviens aussi de Joe et de moi sur les pneus, avec Serge dans une barque plate qui nous poursuivait... Serge a toujours eu une fascination esthétique et de curiosité pour l'homosexualité ; il suffit de penser à des chansons comme « I'm The Boy » ou sa reprise de « Mon légionnaire », c'est très visible dans ce film. *Je t'aime moi non plus* reste légendaire, résolument à part.¹¹⁵ Maintenant, tout le monde le trouve, en France et au Japon, très bien, c'est un film « fétiche ». Pour moi, c'est une merveille et Serge est un très grand metteur en scène.¹¹⁶ Mais il a été aussi blessé qu'à la sortie de « La Marseillaise » quand Michel Droit a fait son horrible article antisémitaire. On pourrait imaginer que Serge en rigolait. Il était profondément blessé, comme si quelqu'un lui disait en face que son visage non seulement le gênait, mais nuisait à sa respiration. Or, il pensait que même s'il choquait, on l'aimait. Comme quoi, c'est faux de croire que certaines personnes sont imperméables.¹¹⁷

Avait-il d'autres projets cinématographiques en tête pour vous ?

À l'époque, il avait deux grandes idées de films avec moi. L'une était celle de *Je t'aime moi non plus*, l'autre consistait à me transformer en poupée vivante. Il m'aurait rasé la tête et les sourcils et j'aurais juste ouvert et fermé les yeux de temps en temps. Dans l'histoire, son personnage m'aurait fait venir du Japon par cargo, comme une authentique poupée. En ouvrant la caisse, il m'aurait vue et aurait décidé de m'emmener partout, chez Maxim's, par exemple. Il y avait notamment une jolie scène à la terrasse du Fouquet's : j'étais assise devant mon sorbet qui fondait parce que je ne pouvais pas le manger, et le héros devenait fou parce qu'il croyait m'avoir vu ouvrir les yeux. À la fin, je me craquelais et commençais à fondre. La police nous poursuivait, convaincue de l'existence d'une autre fille, et nous nous jetions dans la Seine. Lui coulait à pic, et moi, je flottais, toute craquelée.¹¹⁸

Est-ce vrai que c'est lors d'un de vos tournages qu'il a eu l'idée de *L'homme à tête de chou* ?

Il me suivait sur tout. Nous n'étions pas séparés plus d'une semaine. Il écrivait alors qu'il était sur le tournage de très mauvais films que je faisais – il disait qu'il se sentait si bien dans sa pièce dans la rue de Verneuil qu'il ne pouvait jamais vraiment y écrire. J'étais à Milan pour environ quatre semaines, donc, il a pris son temps.¹¹⁹ Nous étions dans un no man's land, un hôtel pourri de la banlieue, il y avait du linoléum par terre, un extincteur d'incendie dans le couloir, et une salle de bains commune à l'étage.¹²⁰ Et il n'y avait même pas le téléphone dans les chambres. Ils étaient en train de détruire les immeubles juste à côté, le bruit a été terrible. J'ai téléphoné à Serge, je l'ai fait venir sous de faux prétextes.¹²¹ Il m'a demandé comment était l'hôtel, j'ai dit « très modeste ». Il est venu, mais quand il a vu l'endroit, il était si furieux qu'il ne m'a plus parlé pendant trois jours. Finalement, il a pris une chambre en face de la mienne, pour pouvoir bouder, et avec un petit lit de métal pour pouvoir travailler.¹²² Il se faisait chier, mais il est quand même resté. Pendant que j'étais dehors à tourner toute la journée, il s'essayait et s'attelait à l'écriture. La nuit, il jouait de la musique pour les techniciens avec des ustensiles de cuisine, il se maquillait en fille et invitait tous les garçons à faire de même. Serge était le vrai héros du film (*L'amour c'est quoi au juste*, NdR), car il amusait tout le monde jusqu'à trois heures du matin. La journée, pendant huit semaines, il travaillait sur son disque. Dans *L'homme à tête de chou*, on retrouve l'extincteur d'incendie, avec lequel il avait certainement envie de m'assommer et de me couvrir de mousse au début.¹²³

Il y a eu aussi cette sculpture de Claude Lalanne...

Serge en était absolument fou. À moi, Claude Lalanne avait offert une fleur en métal, une pensée, et elle était encore là, cachée à l'intérieur. Alors, je me demandais : si la pensée est à l'intérieur, pourquoi le chou ne serait-il pas dedans ? Et si le chou est dedans, pourquoi pas le monsieur ? À côté, il y avait le corché. Il est en papier mâché et il s'ouvre, alors on peut voir tout ce qu'il y a à l'intérieur, les tripes, les veines. Il faisait très peur à Kate et à Charlotte, qui devaient passer devant la nuit, quand elle allaient aux toilettes. Elles croyaient que ses yeux allaient s'allumer dans le noir. Alors, elles mettaient leurs petits derrières à la fenêtre, et elles faisaient pipi dans le jardin des voisins. Comme mon frère qui collectionnait les têtes de mort, Serge avait acheté un petit crâne et l'avait posé sur le piano. Mais dès que la nuit a commencé à tomber, il l'a emballé dans du papier journal, et m'a dit : « Aïe, aïe, Jeannette ! Si cette tête a donné son corps à la médecine, elle va peut-être revenir la nuit en me faisant « houhou ». Je ne veux pas. » Et elle a quitté la maison.¹²⁴

Pourquoi se montrait-il si dur avec vous en studio et vous si passive, presque ?

Quand tu te trouves en face de la personne qui t'a écrit les chansons, tu as une trouille terrible de décevoir. Tu veux tellement bien faire, ou du moins être à la hauteur, que tu ne peux pas te relâcher. Serge me donnait des trésors pour lesquels il s'était tué au travail la nuit, à force de café noir, à force de ne pas dormir, et il me livrait ça le matin, exténué. C'était tellement grave et dramatique... Et aussi le fait de découvrir des textes que tu n'avais jamais vus de ta vie, que tu avais juste eu le temps de déchiffrer pendant une heure avant d'enregistrer les voix sans possibilité de revenir en arrière... Même pas le matin pour l'après-midi : dès que Serge arrivait en studio, on se mettait au travail dans la seconde, je réécrivais en phonétique sans toujours comprendre les textes...¹²⁵ Pour la musique, j'écoutais le morceau une fois, ça me suffisait. Serge avait une façon particulière de travailler avec moi. Jusqu'à la fin, il écrivait dans des tas de tonalités différentes, de façon à pouvoir pousser ma voix dans ses retranchements les plus aigus. Il exagérait toujours. Il aimait mentendre flirter avec la cassure.¹²⁶

Qu'avez-vous retenu de ses méthodes de travail, de sa technique d'écriture ?

Serge disait toujours qu'il commençait par le mot. J'avais parfois du mal à le croire, parce que ça me semblait tellement inspiré, avec ses états d'âme, toutes ces choses dans sa tête, c'était tellement profond, comment ça pouvait être inspiré par un mot ? Mais c'est vrai qu'avec son dictionnaire de rimes, il partait sur un mot, et là, il trouvait un puzzle, avec des rimes riches, des mots qui ne ressemblaient à aucun autre, des mots qu'il coupait en deux, les trouvailles étaient pour lui très excitantes, il était très fier de lui quand il trouvait des rimes que personne d'autre n'avait trouvées jusqu'alors, il mettait la barre très haut pour lui-même, il criait dès qu'il pensait que c'était une chose déjà vue, déjà sentie, qui ne marchait pas.¹²⁷

Est-il vrai que la chanson « Ex-fan des sixties » a failli ne jamais sortir ?

Oh, était en studio à Londres.¹²⁸ Je n'arrivais pas à la chanter et à coller au rythme.¹²⁹ C'était affreux, un peu comme pour un examen, ils ont remis ça au lendemain. Je n'ai pas dormi en sachant que ce serait pareil et ça a été pareil.¹³⁰ Tout le monde me tapait dessus : Serge, qui avait un rythme inné, ne comprenait pas que je puisse en être si dénuée. Pour lui, même les enfants étaient capables de choses infiniment plus difficiles.¹³¹ Ma bêtise, c'était de ne pas piger le truc de l'*afterbeat*, ça le rendait fou. Il a tout essayé...¹³² Il venait avec une règle qu'il avait trouvée pour me taper dessus et me faire démarrer où il fallait, il me faisait signe avant la mesure, après la mesure, Philippe Lerichomme me faisait des gestes, me tapait dans le dos, tout le monde faisait des grimaces de l'autre côté de la vitre, ils ont essayé un tout petit peu en avance de ralentir la bande, de me faire partir tout de suite mais ça ne marchait pas...¹³³ Au bout d'une cinquantaine d'essais, on a laissé tomber, ça devenait tragique.¹³⁴ Serge disait : « Tu as déjà fait des choses autrement plus compliquées ! Comment ça se fait qu'avec quelque chose de si simple, tu n'y arrives pas ? »¹³⁵ Finalement, on a eu une bonne idée de recommencer six mois plus tard...¹³⁶ Entre-temps Marc Bolan, le chanteur de T.Rex, et Elvis étaient morts. Serge a rajouté leur nom au texte qui sinon se terminait par « Et la pauvre Janis Joplin ». ¹³⁷

L'album du même nom contenait « L'aquiboniste ». À qui s'adressait cette chanson ?

Je crois qu'elle avait été écrite pour François Hardy, en pensant à Jacques Dutronc.¹³⁸

Et « Dépressive » ?

Ça n'était pas une très bonne chanson, parce qu'elle reflétait pas mes sentiments. Il n'avait pas du tout compris que mon extérieur ne correspondait pas du tout à mon intérieur. Alors, quelqu'un est venu qui comprenait combien j'étais malheureuse.¹³⁹

Et « Rocking Chair » ?

Elle était pour Isabelle Adjani. Elle l'a chantée lors d'un show TV des Carpentier, je crois.¹⁴⁰

Vous-même étiez abonnée à leurs shows...

Ils sont à l'origine de toutes nos parties de rigolade. Grâce à eux, on a pu faire des comédies musicales folles. Personne d'autre n'aurait osé confier la réalisation d'un show en « prime time » à un personnage aussi dangereux que Serge. Il n'avait pas encore l'adhésion de tout le monde. Ils nous ont pourtant laissé carte blanche cinq fois de suite. J'ai pu faire des duos avec pratiquement tout le monde : Sylvie Vartan, Sheila, Julien Clerc... Des gens que je n'aurais jamais rencontrés autrement. J'ai même pu danser avec Claude François. C'était vraiment gai.¹⁴¹

À quoi ressemblait une de vos parties de rigolade, justement ?

On se levait vers deux heures de l'après-midi et puis, j'allais chercher les enfants à l'école vers quatre heures et demie. Après, je m'occupais d'elles jusqu'à huit heures, où il était temps qu'elles mangent. Et puis, elles partaient se coucher, on leur souhaitait bonne nuit et on commençait, dans un restaurant où Serge avait sa table. Après ça, on commençait le tour des boîtes de nuit. C'était tellement loufoque, une vie tellement à part, un monde à part... Après, vers six heures du matin, on partait vers Pigalle où les putes étaient gentilles avec moi, ou les Halles, quand les bouchers finissaient leur travail et venaient avec leurs tabliers couverts de sang... Serge leur payait le champagne. Et puis, on rentrait avec les poubelles, vers sept heures du matin, parce que les enfants commençaient à se lever. Serge disait qu'elles étaient comme des oiseaux qui sortaient du nid. Quand elles partaient à l'école, nous, nous allions nous coucher.¹⁴² C'était ça, la vie. Et il aimait aller dans les restaurants où il y avait des « figurants », comme il disait ; il n'aimait pas aller dans les restaurants où c'était vide, donc, il allait dans les endroits où il y avait du monde et nous, d'une certaine façon, nous étions des acteurs principaux. Il prenait toujours les meilleures tables, il était toujours très potes avec les maîtres d'hôtel, il adorait les barmen, il avait un vrai respect pour leur travail, aussi, il adorait voir comment ils jonglaient avec leurs « poisons », comme il disait, ça le rendait gai.¹⁴³

Et quand ça ne rigolait pas du tout ?

Une nuit d'hiver, j'ai sauté dans la Seine après une dispute avec Serge chez Castel et où je lui avais écrasé une tarte à la crème au visage. Il est parti très digne et j'ai cavale devant lui pour qu'il me voie descendre sur les quais, c'était pas gratos quand même ! Les pompiers m'ont récupérée pendant que Serge enlevait sa montre avant de sauter à l'eau. L'étiquette *nettoyage à sec* de mon chemisier YSL ne mentait pas : il avait rétréci jusque sous les seins.¹⁴⁴

Confirmez-vous tout ce qui a été dit sur ses habitudes d'homme d'intérieur ?

Il était incroyablement méticuleux, maniaque, même. Il fallait que rien ne vienne chiffonner son œil. Il voulait un désordre ordonné par lui. Ne jamais poser les objets droits, parce que c'était trop vilain, mais toujours un peu de travers, et ne jamais les changer de place. Cette élégance naturelle, cette esthétique si raffinée étaient pour lui comme une façon de repousser la mort. La salle de bains, il en avait fait un croquis précis, à partir de celle de l'appartement de Salvador Dali tapissée d'astrakan noir. La baignoire très basse, les flacons, les épingles à cheveux, qu'il fallait laisser là, comme si l'on venait tout juste de partir. Quand il est mort, dans cette même salle de bains, j'ai vu que mes épingles à cheveux étaient là encore, dans une pagaille organisée, comme le jour où j'étais partie, et ma bouteille de shampooing, qui pourtant n'était pas jolie. C'était une mise en scène. On mangeait dans la cuisine. Une fois, on a mangé dans le salon sur la grande table, avec Zizi Jeanmaire, Roland Petit, Pierre Bergé et Yves Saint Laurent. Serge adorait Yves, et pour le plaisir d'un bon mot lui avait envoyé un télégramme : « Toi qui ne fais que du sur-mesure, comment peux-tu te mettre au prêt-à-porter ? » Yves en avait pleuré. Pour se faire pardonner, Serge l'avait appelé et invité à dîner, mais... « en haute couture »...¹⁴⁵

Quel était son rapport à l'argent ?

Il aimait en dépenser. Il s'en souciait si peu et était tellement généreux qu'il n'allait même pas à la SACEM pour dire qu'il avait écrit une chanson pour les Carpentier, pour lui, c'était tout bénéf'. Et il aimait gâter les gens, parce que ça lui procurait vraiment du plaisir.¹⁴⁶ Il aimait aller dans les night-clubs, emmener les gens dans des restaurants chics et voir que les choses se passaient magnifiquement pour eux ; avoir les meilleures tables et les meilleures chambres dans les

environnements les plus luxuriants. Il adorait être dans les beaux endroits, donc il appréciait que les personnes qu'il aimait soient dans de beaux endroits aussi. ¹⁴⁷ Il payait toujours les additions dans les restaurants et je me souviens même avoir vu une fois un type ramasser son addition pour la faire passer en note de frais, ce qui l'a fait dire : « Ça, c'est quand même vraiment minable ! » Il pouvait aussi donner des poignées de billets à un chauffeur de taxi pour qu'il se fasse refaire les ratiches mais en trompe-l'œil, pas trop belles, pour ne pas qu'on voit qu'elles étaient neuves. ¹⁴⁸ Il aimait se balader avec une immense quantité de billets – ça lui donnait du réconfort, je pense, parce que c'était la vie de la population juive errante pendant la révolution russe. En ce temps-là, vous aviez tendance à avoir des attachés-cases pleins de liquide. ¹⁴⁹

Comment avez-vous vécu les conséquences du scandale d'« Aux armes et caetera » ?

Je crois qu'il était assez peiné d'être haï à ce point, mais pour la première fois, il passait dans des pages culturelles aux pages sociales des journaux et là, du coup, ça le ravissait. J'étais là avec Philippe Lerichomme le soir où il devait jouer à Strasbourg avec ses rastas. Il a dit : « Ils ont assez d'emmerdes chez eux, je ne veux pas qu'ils meurent pour nous ! » parce que nous avions eu des alertes à la bombe, parce qu'il y avait un groupe d'extrême-droite assez méchant qui était intervenu... On savait très bien que les paras attendaient dans la salle et c'est là qu'on est fier d'être témoin d'une scène où un homme se transforme en héros : alors que le concert était annulé, Serge est apparu, tout seul, il a arraché le micro qu'on lui tendait et d'une voix blanche, il a chanté la version originale de « La Marseillaise » et les paras au premier rang ne savaient plus s'ils devaient se lever ou rester assis, et il est parti en leur faisant un bras d'honneur. Il a fait ce que d'autres n'auraient pas fait. ¹⁵⁰

1980 est une année-charnière, celle de votre rencontre avec Jacques Doillon sur *La fille prodigue* et de votre rupture avec Serge. Les journaux ont titré : « Existe-t-elle sans lui ? » C'est dur...

Oui, mais ce n'était pas le plus dur. Dans ces circonstances, la carrière n'est pas le plus important. ¹⁵¹ J'en avais marre. Marre d'aller dans les boîtes de nuit. À partir d'un certain jour, ce n'était plus Madame Arthur ou le Raspoutine, ou quatre ou cinq boîtes l'une après l'autre, mais systématiquement l'Élysée-Matignon, le piano qui montait du sol et lui qui continuait à jouer sur ce piano pour des riches, des play-boys et play-girls jusqu'à six heures du matin alors que moi, je dormais sur les banquettes... ¹⁵² Tout le monde l'arrosait pour qu'il continue et lui, il arrosait tout le monde, parce que « plus généreux, tu meurs. » En plus, l'addition était déjà payée à l'entrée, alors... ¹⁵³ Je suppose que je devenais agressive et méchante, j'ai même dû le pousser une fois parce qu'il était tellement soulé qu'il n'arrivait pas à mettre sa clé dans la porte. ¹⁵⁴ Je l'ai tapé doucement sur l'arrière de la tête et il est tombé. Le matin suivant, il a vu l'œil au beurre noir et m'a demandé ce qui s'était passé – il ne se rappelait de rien. Je lui ai dit qu'il était tombé par terre et il a répondu : « C'est étrange, les gens soulés n'ont pas l'habitude de se faire mal quand ils tombent » et j'ai pensé : « Vrai, à moins qu'une personne malfaisante ne les pousse ». Je le ramenaient parce que j'avais peur qu'il se perde. Il était toujours si perspicace sur les petites choses et pourtant, il ne voyait pas venir l'énorme chose. ¹⁵⁵

Et quand est venu le moment fatidique ?

Un jour – c'était pendant une séance avec Julien Clerc –, c'était « champagne pour tout le monde », comme d'habitude, il était le roi de tout et j'ai fait une révolution interne, un petit peu comme on fait avec ses parents, comme il avait vingt ans de plus que moi... ¹⁵⁶ Lui, il était habitué à être le maître, c'était la personne qui avait la meilleure table, la meilleure bouteille de champagne,

qui organisait tout, qui chapeautait tout et j'étais plongée dans une déprime. Et quand il m'a « récupérée », j'avais vingt ans et là, j'en avais trente-deux... On change... C'est banal, mais je ne saurais pas l'expliquer autrement. Tout d'un coup, j'ai claqué la porte, je suis partie, je savais qu'il me chercherait, j'ai laissé des messages pour dire que j'étais okay.¹⁵⁷ Il disait à tout le monde que j'étais partie parce qu'il était impossible, parce qu'il buvait tellement, parce qu'il me frappait – c'est cette sorte de mythologie qu'il faisait circuler. Peut-être était-ce plus facile de le prendre comme ça.¹⁵⁸ Quand je l'ai quitté, je pense qu'il était très triste, il a ouvert son cœur à la France entière et il a été le bienvenu. Je pense que c'est à partir de là que les gens ont vraiment commencé à l'aimer et à comprendre qu'ils avaient eu peur pour rien, qu'il était un faux méchant.¹⁵⁹ Il a alors basé tout le reste sur la mythologie d'une sorte d'amour éternel qu'il aurait pour moi, et il m'a moulée dans du bronze dans son salon.¹⁶⁰

Quelles furent vos relations au lendemain de la rupture ?

Après un début, disons horrible pour lui, j'ai gardé l'habitude de sortir et de venir le voir rue de Verneuil. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Je lui apportais à déjeuner. Un jour, alors que je lui avais apporté une énorme casserole de ragoût Lancashire, j'ai dit : « Tu n'as rien remarqué sur moi ? » et il a répondu : « Non, tu as coupé tes cheveux ? Est-ce parce que tu portes une robe ? » et j'ai répliqué : « Non, s'il te plaît, regarde attentivement. Je suis enceinte, Serge. » Et sa réponse a été : « Je t'interdis de voir ma mère. » J'allais toujours voir sa mère, que j'adorais, tous les dimanches, mais il était furieux et voulait faire quelque chose qui puisse me faire mal. Me bannir loin de sa mère était un reproche plutôt doux, quand vous y pensez. Ça aurait pu être infiniment pire.¹⁶¹

Même votre séparation semble avoir été très médiatisée...

Mais c'est parce qu'il me disait : « Jeannette, une couvrante est une couvrante, même si elle dit du mal ! » Il était si peu sûr de lui dans le fond que ça le rassurait que les gens nous aiment...¹⁶²

Quand Lou est née en 1982, vous vous êtes montrée plus discrète sur votre vie privée. Aviez-vous tiré les enseignements de votre passé avec Serge ?

Oui. J'ai réalisé en discutant avec les enfants combien c'est difficile d'avoir des parents tant exposés dans les journaux. J'ai quasiment vécu quinze ans derrière un mur. Je ne crois pas qu'il existe une photo de Lou bébé dans la presse...¹⁶³

Comment a-t-il accueilli sa venue au monde ?

J'ai dit : « C'est une petite fille » et il a répondu : « Grâce à Dieu, parce que je ne me voyais pas parrain d'un petit garçon ». Et des paquets et des paquets de bonnets et de chaussures en fourrure russe sont arrivés à l'Hôpital Américain.¹⁶⁴ Il a été le parrain de Lou. Dans ma maison, il y avait toujours une petite chambre pour lui dans le jardin, parce qu'il y avait Charlotte. Et je savais – métaphoriquement – que j'avais toujours ma place chez lui.¹⁶⁵

1983 est l'année des retrouvailles artistiques avec Serge pour l'album *Baby Alone In Babylone*, très marqué par la métaphore de la rupture. L'avez-vous vécu comme une souffrance ou un soulagement ?

Les deux. La naissance de cet album reste un mystère.¹⁶⁶ Entre *Ex-fan des sixties* et *Baby Alone In Babylone*, il s'est passé beaucoup de choses. Je commençais à en avoir assez de jouer les Lolitas en socquettes. J'avais le sentiment que mon extérieur ne correspondait pas à mon intérieur. Le temps avait passé. Mais Serge ne voulait pas voir les gens vieillir, les enfants grandir. Je me rappelle, les pieds de Charlotte dépassaient de son lit, c'était drôle... Avec moi, c'était moins drôle.¹⁶⁷ J'étais

« Bounty ». Il avait déjà quelques rimes en tête : « Christian's Name : Christian », puis « Trevor Howard/Coward », que je lui avais demandé d'oublier parce que je venais de faire un film avec ce pauvre garçon. Cet album, on ne saura jamais ce qu'il y avait dedans, car comme d'habitude, il n'avait encore rien écrit au moment de partir l'enregistrer. Le lundi, il devait gagner les Etats-Unis avec Philippe pour préparer les orchestrations. Philippe avait choisi les musiciens. Serge est mort le samedi.²¹⁶ S'il avait sorti ce disque à l'époque, il aurait été quinze ans en avance sur tous ceux qui font des disques de jazz aujourd'hui. Et le jazz étant son premier amour, ça aurait donc bouclé la boucle.²¹⁷

Croyez-vous que sans vous, Gainsbourg aurait écrit des choses comme *Melody Nelson* ? Il n'était pas donné à tout le monde d'être la muse et l'épouse de Serge...

Je serais bien en peine de dire ce que seraient certaines personnes sans les autres personnes... Quand je l'ai rencontré, quel pot j'avais eue de tomber sur un garçon qui était effrayé par les seins et qui n'avait pas de poils au visage – il disait que c'était parce qu'il était mongol (rires)! Donc, quand je lui ai suggéré de se laisser pousser cette barbe de trois jours et de se la couper à la tondeuse, c'était parce que je trouvais que ça lui faisait une sorte de maquillage naturel, qui lui allait très bien.²¹⁸ Cette tondeuse fait partie des trois choses que j'ai trouvées pour Serge, avec les ballerines Repetto et les petits diams qu'il portait. Il s'en est fait dépiler un soir après être monté dans la voiture d'inconnus qu'il pensait être des fans qui voulaient l'embrasser.²¹⁹ Il avait lancé la mode de lui-même, avec sa barbe, ses chaussures sans socquettes et sa petite veste de fille. Mais on ne peut pas se vanter trop d'avoir contribué à faire un petit peu un personnage qui était déjà tellement original en soi...²²⁰

(Propos d'André Popp recueillis par l'auteur, propos de Jane Birkin rassemblés à partir d'entretiens accordés à *Chorus* n° 15 (mars 1996)^{175 181 187}, *Platine* n° 34 (octobre 1996)^{16 18 20 28 31 33 36 41 43 50 53 55 57 59 61 70 89 92 94 101 108 110 113 114 116 131 137 138 140 141 151 163 166 169 176 182 191 192 193 195 196}, *Télérama* (mars 2001)^{62 78 90 156 167 180 183}, *Positif* n° 355 (septembre 1990)¹²⁰, *Vis à Vis* n° 14 (1993)¹⁰⁶, *L'Humanité* (mars 2006)^{3 6 35 39 104 112 118}, *Rock & Folk* n° 343 (mars 1996)^{54 58 125} et 411 (mai 2004)^{82 144 219}, *Les Inrockuptibles* (février 2001)^{26 30 34 45 48 63 64 66 72 99 100 117 121 123 126 170 172 174 184 185 192 194 205 214 216}, *Les Inrockuptibles : Gainsbourg Story* (mars 2006)^{49 97 213 215 217}, *Le Nouvel Observateur* (septembre 1998)^{13 15 52 124 145}, *À nous Paris* (juin 2004)¹⁹⁷, France Inter : émissions *Gainsbourg par Melody Nelson* (août 2001)^{7 9 37 68 74 91 96 98 122 128 130 133 135 162 165 168 171 177 179 189 208 210} et *Portrait d'un faux méchant* (id.)^{17 25 29 38 44 86 102 136 146 157 159 178}, *L'Express* (mars 2006)¹⁷³, Radio Canada (mars 2006)¹⁹⁰, à Gérard Bar-David pour les suppléments du DVD de *Je t'aime moi non plus*^{95 103 105 107 109 111 115 198} et ceux du DVD de *Cannabis (Il était une fois Cannabis)*⁷⁹, à Gérard Lenne pour *Jane Birkin* (éditions Henri Veyrier)^{69 81 83 85 132 134}, à Sylvie Simmons pour *Une poignée de Gitanes* (éditions Camion Blanc)^{1 2 4 11 12 14 22 23 32 40 47 51 56 60 65 71 73 75 77 80 84 119 129 139 147 149 155 158 160 161 164 186 188 207}, à Laurent Balandras pour *Les manuscrits de Serge Gainsbourg*¹²⁷, aux émissions de télévision *Légende : Serge Gainsbourg* (France 2, mars 2007)^{27 142 152 154 204 209 211}, *Serge, si tu nous regardes* (France 2, mars 2001)^{24 42 46 87 88 93 148 150 153 200 206} et *Vivement Dimanche* (France 2, mars 2006)^{5 8 10 19 21 67 76 143} et à l'auteur lors d'une rencontre FNAC avenue des Ternes, Paris, en mai 2006^{199 201 202 203 212 218 220})